

ERNST RISCH

LA FORMATION DU MOT *po-ti-ni-ja-we-jo*

Pour l'interprétation du mycénien, l'on dispose de différentes méthodes. D'abord, l'on peut partir du contexte, c'est-à-dire du contexte d'une tablette ou d'une série de tablettes ou bien de l'ensemble des textes écrits en linéaire B. Cette méthode combinatoire est la base de tous nos efforts mycénologiques. Mais il faut avouer que notre connaissance de la langue mycénienne serait très restreinte si nous n'avions pas d'autres moyens d'interprétation. Le plus important est le fait que le mycénien est un dialecte grec. C'est notre connaissance du grec historique du Ier millénaire à partir d'Homère qui nous permet de comprendre plus ou moins les textes mycéniens. A côté de la méthode combinatoire et interne, il existe la méthode comparative et externe. L'une est *grosso modo* synchronique, l'autre diachronique.

Mais il ne faut pas oublier que le mycénien est séparé des plus anciens textes en grec historique par cinq siècles au moins, et que la distance chronologique entre l'indo-européen commun et le mycénien est à peu près la même que celle entre le mycénien et le grec du Nouveau Testament. On sait que quelques traits caractéristiques de l'indo-européen sont perdus en grec historique, mais existent encore en mycénien. Par exemple, les labiovélares indo-européennes sont maintenues en mycénien (excepté après *u*, par exemple *go-u-ko-ro* |*g<sup>w</sup>oukolos*| issu de \**g<sup>w</sup>ou-k<sup>w</sup>olos* par dissimilation), tandis que les dialectes du Ier millénaire les ont éliminées de différentes manières<sup>1</sup>. Du point de vue morphologique, la forme de la 3ème personne du pluriel *ki-ti-je-si* |*ktijensi*| et le participe du parfait du type *a-ra-ru-wo-a* |*ararwo(h)a*| sont beaucoup plus proches de l'indo-européen commun que du grec

---

<sup>1</sup> Cf. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*<sup>2</sup>, pp. 36 ss., en dernier lieu R. Arena, «La continuazione delle labiovelari nei dialetti greci», *SMEA* 8, 1969, pp. 7 ss.

historique. Si une forme mycénienne est inconnue en grec historique l'on peut essayer de l'expliquer en partant de la base indo-européenne. Cette méthode est bien diachronique, mais le point de départ n'est pas un état postérieur, mais un état antérieur au mycénien.

\* \* \*

Après ces remarques préliminaires, je passe à l'examen de la formation du mot *po-ti-ni-ja-we-jo*, *-ja*. Cet adjectif, discuté déjà bien souvent<sup>2</sup>, est attesté à Pylos cinq fois et à Cnossos huit (ou neuf) fois, y compris les restitutions sûres. En outre, l'on trouve *po-ti-ni-ja-wi-jo* PY Qa 1299 avec un flottement qui est bien connu dans les adjectifs de matière<sup>3</sup>, et *po-ti-ni-ja-we-i-jo* KN Dp(X) 7742.2, ce qui reste énigmatique: il est possible —mais seulement possible— que *a-re-i-jo* (KN, PY) soit le même nom que *a-re-jo* KN Vc 208. Mais en général, *-e-jo* et *-e-i-jo*, *-a-jo* et *-a-i-jo*, *-o-jo* et *-o-i-jo* sont distingués d'une façon très nette<sup>4</sup>.

A Pylos, *po-ti-ni-ja-we-jo* (une fois *-wi-jo*) est épithète de noms de métier, qui sont toujours accompagnés d'anthroponymes: au pluriel *po-ti-ni-ja-we-jo ka-ke-we ta-ra-si-ja e-ko-te* Jn 310.14 (quatre forgerons à *a-ke-re-wa*), *ka-ke-we po-ti-ni-ja-we-jo ta-ra-si-ja e-ko-te* Jn 431.16 (six forgerons à *a-pe-ke-e*), au singulier *pi-ra-jo a-re-pa-zo-[o] po-ti-[ni]-ja-we-jo* Un 249.1. Deux fois, il est épithète d'un anthroponyme: *ka-e-se-u po-ti-ni-ja-wi-jo* Qa 1299 et *we-ra-[po]-ti-ni-ja-we-jo* Ep 617.14, parallèles à des anthroponymes avec des noms de métier, par exemple *a-o-ri-me-ne i-je-re-u* (Qa 1296), *[- -]ke-re-u i-je-ro-wo-ko* (Ep 617.7), *ko-pi-na te-o-jo do-e-ra* (Ep 617.15).

Cet emploi pylien est comparable à celui de *ra-wa-ke-si-jo* «appartenant à *ra-wa-ke-ta* /*lawagetas*/»: au singulier *pa-ro su-go-ta ra-wa-ke-si-jo* Ea 822, *ra-wa-ke-si-ja-jo a-mo-te-wo* Ea 421, 809, au

<sup>2</sup> Cf. surtout M. Lejeune, *PdP* 17, 1962, pp. 401 ss., C. J. Ruijgh, «A propos de myc. *po-ti-ni-ja-we-jo*», *SMEA* 4, 1967, pp. 40 ss., et *Etudes*, pp. 259 ss.

<sup>3</sup> Par exemple *wi-ri-ne-jo* et *wi-ri-ni-jo* «de cuir», *ka-ke-ja* et *ka-ki-jo* «de bronze», cf. C. J. Ruijgh, *Etudes*, pp. 237 ss.

<sup>4</sup> Cf. C. J. Ruijgh, *Etudes*, p. 198; à propos de *a-re-jo* / *a-re-i-jo* *ibidem*, pp. 206 s., 265 s.

pluriel *ma-ra-te-we ra-wa-ke-si-jo* Na 245, peut-être *ra-wa-ke-si-jo e[- - ]* Eq 59.4, en outre, épithète de l'anthroponyme *ru-ko-ro* Ea 132, 782, 882, 823, de l'anthroponyme *ku-ro<sub>2</sub>* Ea 814, et à celui de *wa-na-ka-te-ro* «appartenant à *wa-na-ka* /*wanax*/»: *ka-na-pe-u wa-na-ka-te-ro* En 74.3, 23, Eo 160.3, 276.2, *e-te-do-mo wa-na-ka-te-ro* En 609.5<sup>5</sup>. Les autres exemples de *po-ti-ni-ja-we-(i-)jo*, *-ja* (PY Eq 213.5 et tous les exemples de Cnossos) sont difficiles à interpréter.

Donc, le contexte des tablettes ne nous permet pas de préciser le sens de cet adjectif. Pourtant, il est très probable qu'il soit dérivé du substantif *po-ti-ni-ja* /*potnia*/ «maîtresse», en mycénien régulièrement «maîtresse divine». Homère emploie πόντια Ἡρη A 551 etc., πόντια θηρῶν | Ἄρτεμις Φ 470, mais aussi πόντια μήτηρ Z 471 (Ἄνδρομάχη), etc. Le sanskrit *pātnī* «maîtresse; épouse» et le vieux-lit. (*viš*)*patni* «maîtresse» prouvent l'existence indo-européenne de ce mot qui est le féminin très archaïque de \**potis* «maître; époux» (= skr. *pāti-*, gr. πόσις «époux»). Vu qu'à Pylos *po-ti-ni-ja-we-jo* semble être parallèle à *ra-wa-ke-si-jo* «appartenant au *lawagetas* (chef de l'armée)» et à *wa-na-ka-te-ro* «appartenant au *wanax* (roi ou seigneur)», un adjectif *po-ti-ni-ja-we-jo* /*potnijawejos*/ «appartenant à la *potnia* (probablement: la maîtresse divine)» semble plausible. On sait que, dans les tablettes mycéniennes, les dignitaires humains sont notés souvent à côté des dieux<sup>6</sup>.

\* \* \*

Mais comment faut-il expliquer la forme elle-même? D'abord, l'on a pensé à une transformation de \**potnijēwijos* ou de \**potnijaēwijos*<sup>7</sup>, ce qui est exclu par les règles phonétiques. M. Lejeune a proposé une forme intermédiaire entre *potnia* et cet adjectif: \**po-ti-ni-ja-wo* \*/*potnijalwo-*/ «verger de la *potnia*» (cf. chypr. *a-la-wo*) ou \*/*potnijarwo-*/ «soumis par une *arwā* à la *potnia*», c'est-à-dire

<sup>5</sup> Dans le texte parallèle Eo 211 *e-te-do-mo* sans *wa-na-ka-te-ro*. A propos de la formation de cet adjectif cf. M. Lejeune, *REA* 64, 1962, pp. 10 ss.

<sup>6</sup> Cf. par exemple PY Un 219.5 *a-ti-mi-te ... da-ko-ro-i ...*, 6. *di-pte-ra-po-ro ...*, 7. *wa-na-ka-te (a-?) ... po-ti-ni-ja ...*, 8. *e-[ra] ... e-ma-a<sub>2</sub> ...*, 10. *ra-wa-ke-ta ...*

<sup>7</sup> Cf. *Documents*, p. 127, E. Vilborg, *Grammar*, p. 146.

«domaine consacré à Potnia»<sup>8</sup>. Cette proposition a été modifiée par C. J. Ruijgh<sup>9</sup>. Ce savant néerlandais pense à un *\*potni-arwas* ou *-arwas* «prêtre de Potnia», cf. ἀράομαι, hom. ἀρητήρ «prêtre». Ces interprétations me semblent à la rigueur possibles, mais elles ne sont pas très plausibles. Car les formes intermédiaires proposées ne sont attestées ni en mycénien, ni en grec historique. Vu que, dans les textes mycéniens, l'on trouve quelques noms de sanctuaires (par exemple *di-wi-ja-jo-de*, *po-si-da-i-jo-de*) et beaucoup de passages qui mentionnent un prêtre (*i-je-re-u*, *di-wi-je-u*, *i-je-re-ja*, *ka-ra-wi-po-ro* [*klawiphoros*] etc.), il serait très étonnant que le nom d'un sanctuaire ou d'un prêtre tellement importants ne soit pas attesté. Une autre objection concerne la formation de ces noms hypothétiques. Parmi le grand nombre de composés nominaux en grec, je ne connais pas d'exemples comparables. Le mot κάρσφος «maudit» (dans une inscription arcadienne, Schwyzer, *Dial.* no. 654.4) représente un type tout-à-fait différent. Les composés du type χιλίαρχος et χιλιάρχης cités par C. J. Ruijgh ne sont employés qu'à partir de l'époque classique: chez Homère il n'y a que ἔξαρχος Ω 721 qui est évidemment déverbatif (ἔξάρχω)<sup>10</sup>. Finalement, *\*potnijalwon* serait un composé déterminatif, donc un type très rare en grec archaïque.

En outre, le suffixe *-ejos* pose des difficultés. Les adjectifs dérivés des substantifs comme *ra-wa-ke-ta* [*lawagetas*], *ko-re-te(r)*, *i-je-re-u* montrent *-ijos*: *ra-wa-ke-si-jo*, *ko-re-te-ri-jo* (*ke-ke-me-no* PY An 830.6), *i-je-re-wi-jo* (KN K 875.6); de même manière, les adjectifs dérivés des noms de lieu: *ko-no-si-jo*, *ro-u-si-jo*, *pa-ki-ja-ni-jo* etc. C. J. Ruijgh pense qu'en mycénien, il y avait outre les adjectifs d'appartenance en *-ijos* et les adjectifs de matière en *-ejos*, qui sont tous des types hérités de l'indo-européen, des adjectifs possessifs d'origine préhellénique en *-eijos* (-ειος)<sup>11</sup>. A mon

<sup>8</sup> *PdP* 17, 1962, p. 407.

<sup>9</sup> Voir n. 2.

<sup>10</sup> Il vaudrait mieux comparer ὑπαγόρης α 385 etc. (ἀγορεύω et ἀγοράομαι), θεοσύλας Alc. 298.4 LP (συλλάω). Mais bien que ὑπαγόρης et quelques autres exemples (λαβραγόρης Ψ 479, παρθενοπίπτα Λ 385) soient attestés déjà chez Homère l'on a l'impression qu'il s'agit d'un type relativement récent, cf. Eve Rüedi, *Vom Ἑλληνοδικῆς zum ἄλλαντοπώλης. Eine Studie zu den verbalen Rektionskomposita auf -ας, -ης*, Zurich 1969, pp. 51 ss.

<sup>11</sup> *SMEA* 4, 1967, pp. 47 ss., et *Etudes*, pp. 258 ss.

avis, c'est une complication inutile et improbable. Car l'indication de la possession est exactement une fonction fondamentale du suffixe *-ijos*.

\*            \*            \*

En concluant, l'on peut constater que la forme *potnijawejos* n'a pas de parallèles ni en mycénien, ni en grec historique, et qu'aucune explication satisfaisante n'a été proposée jusqu'à présent. Donc, il est légitime de chercher la solution de ce problème dans le cadre indo-européen. En partant de *potnia*, la première analyse arrive à un suffixe *-wejo-* (*-weyo-*). Certes, un tel suffixe semble être inconnu aussi en indo-européen. Mais l'on connaît le flottement entre *m* initial et *w* initial dans les suffixes indo-européens.

Il se trouve dans les noms d'action en *\*-men-* et en *\*-wen-* (employés surtout comme infinitifs), par exemple skr. *dāmane RV* 8.93.8, — *dāvāne RV* 2.1.10 etc. «pour donner», gr. éol. *δόμεναι*, dor. *δόμεν*, chypr. *δοφεναι* (> *δοῦναι*), skr. *vidmāne RV* 1.164.6 — av. (gāth.) *vidvanōi Y* 31.3 «pour savoir», etc.<sup>12</sup>. L'ancien nominatif-accusatif était probablement en *\*-m̥* et en *\*-w̥*, cf. en grec l'infinitif éolien *ἔδμεναι*, mais le substantif homérique *εἶδαρ*, *-ατος* (*\*ἔδφαρ*)<sup>13</sup>, en hittite l'infinitif-substantif comme *arnummar* «le fait d'apporter», *walhwār* (*wa-al-hu-wa-ar*) «le fait de frapper», etc. Ici, la distribution des deux suffixes parallèles est réglée par le phonème précédent: *-mar* après *u*, dans tous les autres cas *-war*. En hittite, cette même distribution se trouve par exemple dans les terminaisons de la 1<sup>ère</sup> personne du pluriel: *arnummeni* «nous apportons», mais *walhweni* (*wa-al-ah-hu-e-ni*) «nous frappons». En indo-iranien, en slave, en baltique et en germanique, les formes à *m* indiquent le pluriel, celles à *w* le duel, tandis que le grec a généralisé le *-μεν* (dor. *-μες*) en renonçant à distinguer le duel et le pluriel. Enfin, le suffixe *-went-* qui sert à former des adjectifs comme *χαρίεις* (*χαρίφεντ-*), myc. *wo-do-we* [*wordowen*] (cf. hom. *ῥοδόεις*) etc., hitt. *esharwant-* «rouge (comme du sang)»

<sup>12</sup> Cf. J. Wackernagel - A. Debrunner, *Altindische Grammatik* II 2, pp. 754 ss., 899, 905; L. Renou, *Grammaire de la langue védique*, p. 311.

<sup>13</sup> Cf. E. Benveniste, *Origines de la formation des noms en i.-e.*, pp. 110 ss.

(de *eshar* «sang») etc.<sup>14</sup> se retrouve en sanskrit sous la forme *-va(n)t-* et *-ma(n)t-*, par exemple *himávant-* «couvert de neige» (cf. *νιφόεις*), mais *gómant-* «riches en troupeaux bovins», etc.<sup>15</sup>. Il semble que ce flottement est issu d'une dissimilation: cf. la distribution en hittite, mais aussi l'exemple védique *gómant-*. Mais il est évident que ces deux formes se sont développées parallèlement dans les langues indo-européennes. Si l'on trouve un exemple d'un suffixe *-weyo-* (*potnijawejos*) l'on se demande s'il y a aussi un suffixe *-meyo-*. En effet, un tel suffixe existe en sanskrit, par exemple *ayasmáya-* «en bronze (ou en fer)» de *áyas-*, *yavamáya-* de *yáva-* «orge», *gomáya-* de *gó-* «vache, boeuf», etc.<sup>16</sup>. La langue homérique ne connaît qu'un seul adjectif de ce type: *ἀνδρόμεος* (*ἀνδρόμεα κρέα* ι 297, 374, *αἵματος ἀνδρομέοιο* χ 19, etc.). Mais cet exemple suffit pour prouver l'existence indo-européenne d'adjectifs de matière en *\*-meyo-*. A côté de *\*-meyo-*, une forme *\*-weyo-* n'a rien d'étonnant<sup>17</sup>.

\*            \*            \*

Il nous reste à expliquer pourquoi un adjectif dérivé de *potnia* est formé comme un adjectif de matière. Dans un article très célèbre, J. Wackernagel nous a montré que l'indo-européen ne connaît pas un adjectif *\*mātriyos* parallèle à *\*patriyos* très bien attesté (gr. *πάτριος*, lat. *patrius*, etc.)<sup>18</sup>. La raison de ce fait étonnant est l'organisation patriarcale de la famille indo-européenne qui ne permet pas aux femmes une possession légale. Par conséquent, un adjectif *\*mātriyos* «dans la possession de la mère» était

<sup>14</sup> Cf. J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch*<sup>2</sup> I, p. 41.

<sup>15</sup> Cf. J. Wackernagel-A. Debrunner, *loc. cit.*, pp. 871 ss.

<sup>16</sup> Cf. J. Wackernagel-A. Debrunner, *loc. cit.*, p. 768 ss.

<sup>17</sup> Pour notre problème, la question de l'origine de ce suffixe *\*-meyo-* en indo-européen n'est pas importante. Pourtant, l'ancienne théorie (reprise par K. Strunk, *Lexikon des frühgriechischen Epos, s.u. ἀνδρόμεος*) que de tels adjectifs sont issus de composés me semble très peu plausible. Je pense plutôt à une fausse coupure: *\*dhghm-éyo-* de *\*dhghem-* (symbolisation traditionnelle *\*gdhem-*) «terre», interprété comme *\*dhghm-méyo-*, *\*druw-éyo-* de *\*derw-*, *drew-*, etc. (cf. myc. *do-we-jo* / *|dorwejos|*, gr. *δούρειος*), interprété comme *\*dru-wéyo-*. Cf. J. Wackernagel-A. Debrunner, *loc. cit.*

<sup>18</sup> «Über einige lateinische und griechische Ableitungen aus den Verwandtschaftswörtern», *Festgabe Adolf Kargi*, 1919, pp. 40 ss. (= *Kleine Schriften* I, pp. 468 ss.).

impossible. Il est très significatif que, pour former un adjectif dérivé de *māter-*, le latin se soit servi du suffixe *-nus*: *māternus* comme les adjectifs de matière *eburnus* (de *ebur*), *acernus* (de *acer*), etc. Chez Homère, les adjectifs de matière en *-ε(ι)ος* sont limités à la dérivation de noms de matière proprement dits, de fruits et d'animaux. Les seuls adjectifs dérivés de personnes sont βροτέ-ηι φωνῆι τ 545, où ce suffixe est naturel, δούλειον (τι) ω 252 et γυναικείας διὰ βουλός λ 437<sup>19</sup>. L'on peut ajouter qu'en latin il existe *fēmineus* et *virgineus*, mais jamais *\*vireus*. Tandis que, dans une époque archaïque, le suffixe *-iyo-* était impossible pour la formation d'un adjectif dérivé d'un mot comme «mère» ou «femme», un adjectif de matière était dans ce cas tout-à-fait naturel: *potnijawejos* est donc parallèle à *māternus* et γυναικείος<sup>20</sup>. Par conséquent, le sens primaire de cet adjectif doit être «relatif à la maîtresse, c'est-à-dire l'épouse du chef de la famille, la *māter familiās*». La signification «appartenant à la maîtresse divine» que l'on peut supposer pour le mycénien doit être secondaire.

<sup>19</sup> Ἄγαμεμνόνεος est analogique de Ἐκτόρεος, Νεστόρεος dont le ε est un éolisme (ρι > ρε), cf. J. Wackernagel, *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*, pp. 68 s. Καδμείοι et Ὀρχομενός Μινύειος, peut-être d'après le modèle de Ἀργεῖοι < -έιοι (mais cf. C. J. Ruijgh, *SMEA* 4, 1967, p. 48 avec n. 33).

<sup>20</sup> L'adjectif γύναιος (= myc. *ku-na-ja* PY Ta 711.3?) ne s'oppose pas à cette règle. Homère ne connaît que γυναιῶν εἴνεκα δώρων λ 521, ο 247, probablement d'après le modèle de ξείνια δῶρα (cf. myc. *pa-we-a ke-se-nu-wi-ja* KN Ld 573, etc.): en effet, les dons sont la seule possession réelle d'une femme.